

Bienvenue à



PHILADELPHIE, CAPITALE DES PEINTURES MURALES

à Fresque-City

Les amateurs d'art allaient à Philadelphie pour la fondation Barnes ou pour son Museum of Art.

On y va désormais aussi pour ses milliers de «muraux». Balade à travers ce musée à ciel ouvert qui voudrait inspirer la France.

de notre envoyée spéciale Isabelle de Wavrin



Notre guide pour la journée, le muraliste David McShane, pose devant l'un des 20 trolleys qui sillonnent la ville à la découverte de ses murs.

9h tapantes. Un petit trolley bicolore, tramway à l'ancienne, nous attend devant le Loews, ex-banque convertie en somptueux hôtel et longtemps l'immeuble le plus haut et le plus moderne de la ville. «Nous avons 20 de ces trolleys», nous annonce fièrement le directeur des tours du Mural Arts Program (MAP) lancé par la ville en 1983 pour lutter contre la prolifération des graffitis sauvages. «Nous organisons aussi des tours en bicyclette ou à pied.» Heureusement qu'il nous a choisi l'option trolley. Malgré le mois de mai, il fait froid et il pleut. Nous, c'est un petit groupe de quatre journalistes parisiens et autant de représentants des communes de la banlieue parisienne, Christine Lacour, maire adjointe de Bagnolet, Sabrina Metayer de Bondy, Ruddy Robeiri & Patrick Dechery de Villiers-le-Bel. Tous invités par la ville de Philadelphie qui, à l'occasion du 25^e anniversaire du MAP, a lancé avec ces trois villes une opération de partenariat en vue d'y réaliser trois fresques dans le courant de l'été. «Aujourd'hui, nous avons un hôte de marque», nous signale notre guide après nous avoir distribué des *Tastyakes*, spécialités locales d'aspect spongieux plutôt dégoûtant, mais délicieuses.

Vision idyllique de Philadelphie, cette fresque peinte par Paul Santolero sur la moitié d'un réservoir se dresse entre l'aéroport et la ville, en signe de bienvenue.



South Street, l'une des étapes obligées pour les amateurs de *murals*, de shopping et de cuisine exotique.

«L'idée d'apaiser la ville par le biais de l'art paraissait au départ un peu idiote. Mais l'histoire a prouvé que l'art sauve la vie.»

L'hôte en question, le peintre figuratif David McShane, est un fidèle du MAP. Depuis qu'il l'a rejoint en 1996, il a réalisé 70 à 80 *murals*, plus une dizaine en dehors du programme. Deux cents artistes sont comme lui employés à longueur d'année par la municipalité à la conception et la réalisation de ces fresques dont beaucoup s'étendent sur des centaines de mètres carrés, tandis qu'une certaine d'autres les assistent ponctuellement pour l'encadrement des projets qui impliquent quelque 3000 jeunes par an. Le tout pour un coût de 7 MS, financé par la ville, l'État et divers sponsors privés. Car la production est colossale. «Chaque année, 100 à 150 nouveaux *murals* voient le jour, avec une forte concentration en été», nous

explique David. «L'hiver, on travaille à l'intérieur sur des toiles de parachute en polyester non tissé. Cela permet d'échapper aux intempéries. Et surtout, cela évite de faire grimper les enfants qui nous assistent sur les échafaudages.» Il faut se rendre compte que certains *murals*, comme celui intitulé *Common Threads* [ill. p. 117], l'un des plus emblématiques de la ville, s'élèvent sur huit étages. Aujourd'hui, la plupart de ces fresques géantes sont peintes en pièces détachées avant d'être assemblées comme des patchworks, puis appliquées sur les murs à l'aide de gel acrylique qui adhère tellement bien à la surface du mur qu'on a l'impression que le *mural* est peint directement sur le mur. Même quand ils sont faits de briques. Ces œuvres,

devenues partie intégrante du paysage de «Philly» et appréciées de la majorité de sa population bigarrée, ne sont pas protégées. Ce qui n'a pas l'air d'affecter notre guide outre mesure. «Nous en perdons dix à quinze par an. C'est la vie! Les préoccupations des communautés qui les ont commandés évoluent et leurs *murals* ne sont plus toujours d'actualité. D'autres ont mal vieilli ou le mur qui les supporte s'écroule. Les *murals* seront remplacés par d'autres ailleurs. Cela dit, un programme de restauration a quand même été mis en place. Mais nous avons une telle liste d'attente que nous n'arrivons pas à satisfaire la demande.» Des banlieues les plus pauvres au centre de la ville historique, tout le monde réclame son *mural*: banques, hôpitaux, écoles, restaurants, fondations privées, entreprises en tout genre ou simples particuliers, jusqu'au syndicat du secteur du bâtiment. Ce dernier s'est offert sur toute la hauteur de son immeuble un trompe-l'œil simulant des ouvriers perchés sur un



Ici, Frank Sinatra chante au-dessus d'une station-service. Là, un jardin a remplacé le terrain vague qui séparait la grand-mère de ses petits-enfants.

échafaudage en train de construire le mur. Dommage, la circulation ne permet pas à notre trolley de faire un arrêt photo. En revanche, il s'arrête un instant devant la fresque que David McShane a réalisée il y a une dizaine d'années pour célébrer les 20 ans de l'action de la Pennsylvania Horticulture Society en faveur de la création de jardins potagers dans les quartiers les plus défavorisés et la restauration de parcs et espaces publics. Créée en 1927 par une bande de *gentlemen farmers* et de botanistes distingués, cette société philanthropique organise chaque année de la fin mars à la mi-avril le Flower Show de Philadelphie, événement aussi réputé dans son genre que notre Salon de l'agriculture. Le style coloré et très graphique de son *mural* est typique de McShane qui a été formé à la Pennsylvania Academy of the Fine Arts. «La plus ancienne école d'art du pays, fondée en 1805 sur le modèle des Beaux-Arts de Paris», précise ce bon ancien élève. La visite reprend, mais de *mural* en *mural* – il y en a à tous les coins

de rue –, la journée avance. Notre petite bande est attendue à la Meredith Elementary School pour l'inauguration du *Corner Smile* (ill. p. 116). La pluie oblige à couper le ruban dans la salle des fêtes devant une maquette photographique de la fresque trônant sur l'estrade.

3000 murals en vingt-cinq ans

Jane Golden, la papesse du MAP qui dirige le projet depuis l'origine, évoque ses débuts chaotiques, les réticences de *l'establishment* comme de la population aux initiatives du maire W. Wilson Goode Jr. Au départ, son objectif visait à débarrasser Philadelphie des graffitis qui la défiguraient. Au lieu d'arrêter les graffeurs délinquants et autres vandales urbains, il eut l'idée de les condamner à des peines de travaux d'intérêt public qui consistaient à remettre les murs en état, pour ensuite leur proposer de participer à la confection de fresques, encadrés par des artistes et des équipes de formateurs et d'artistes muralistes. «Son idée de transformer et

d'apaiser la ville où s'affrontaient de multiples communautés ethniques par le biais de l'art paraissait un peu idiote, et fort peu réaliste, admet Jane Golden. Mais l'histoire a prouvé que l'art sauve la vie. Je vous en conjure, insistez-elle, poursuivez votre engagement!» Et de rappeler l'ahurissant succès de cette entreprise devenue pharaonique avec le temps. «En vingt-cinq ans, plus de 3000 *murals* ont fleuri dans Philly et plus de 40000 murs ont été nettoyés de leurs graffitis.» Gonflés à bloc par les discours successifs, les élèves qui ont contribué à l'œuvre communautaire installée sur le parking de l'école sont chaudement félicités. Chaleureux mercis aussi à l'auteur de la maquette et chef d'orchestre, le muraliste Paul Santoleri. Avec ses boucles en bataille, son drôle de sourire et son air rêveur, il inspire tout de suite la sympathie. En onze ans passés au sein du MAP, il a produit une quarantaine de fresques plus une trentaine d'autres en dehors, aux États-Unis mais aussi au Mexique, et l'an dernier en

Le Mural Arts Program a réussi l'exploit de faire collaborer des condamnés et leurs victimes sur les mêmes murs.

Finlande. Prochaine étape, la banlieue parisienne. «Ici, c'est moi qui ai choisi le sujet: un visage, un papillon et un masque volant au-dessus de la ville traversée par des lèvres géantes. Je l'ai intitulé: *Peace Through Imagination* ou "la Paix par l'imagination". Je voulais entendre les gamins lire, dire et répéter cette phrase à l'infini.» Plus de 150 personnes ont contribué à la réalisation de ce sourire géant outre les élèves de Meredith, une quinzaine d'étudiants d'école d'art, mais aussi les familles. «Nous avons organisé une journée de peinture à laquelle chacun fut convié, jusqu'aux gouverneurs réunis en Convention à Philadelphie et leurs femmes. On s'est bien amusé.» La fresque aura coûté 35 000 \$, financés par la ville, l'État et la Bank of America (à raison de 25 000 \$). Notre petit groupe se serait volontiers attardé pour bavarder avec son représentant s'il n'était au bord de l'inanition. Une halte au Steaks, pittoresque bistrot de South Street, quartier branché de la ville où des *murals* ont recouvert tout un pâté de maisons, est bienvenue. Le temps d'avalier un *cheese steak*, solide sandwich tapissé d'une montagne de tranches de bœuf grillé dégoulinantes de fromage fondu, accompagné d'une

barquette de *French fries*, et nous voilà repartis pour un tour. Les *murals* défilent, tous différents, certains pétants de couleurs, d'autres quasi monochromes, très complexes ou délicieusement naïfs. Les sujets sont élaborés à la suite de dialogues répétés entre les membres du MAP et les populations des communautés locales. Liés aux préoccupations et affinités de chacun, ils sont extrêmement variés. Ici, au-dessus d'une station-service, se dresse un portrait de Frank Sinatra [ill. p. 115], là celui d'un champion de base-ball, plus loin un médecin célèbre ou le chanteur d'opéra Mario Lanza. Les jardins exotiques sont très prisés mais les lesbiennes, gays et transsexuels s'affichent aussi. Seule la violence est bannie.

Un modèle exportable en France ?

Bien au-delà de la simple décoration, la mission déclarée du MAP vise à lutter contre le crime et favoriser la cohésion sociale en transformant les énergies destructrices en forces créatrices. Depuis quatre ans, ses équipes interviennent non sans mal dans une demi-douzaine de prisons de la ville et au moins autant de résidences surveillées pour les jeunes. À travers le pro-

gramme dit de «Restorative Justice» dirigé par Robyn Buseman, le MAP a réussi l'exploit de faire collaborer sous la houlette du muraliste mexicain Cesar Viveros des condamnés et leurs victimes sur les mêmes *Healing Walls* ou murs de la réconciliation. «Nous avons constaté que le taux de récidive était beaucoup plus faible parmi les anciens détenus avec lesquels nous avons travaillé, déclare avec fierté Jane Golden. En un an, nous n'avons rencontré qu'un cas de récidive sur quinze alors que le taux habituel est plutôt de 50 à 60 %.» La délégation de Philadelphie aura-t-elle le même effet sur la banlieue parisienne où elle opère depuis le début du mois? «Le modèle du MAP n'est certainement pas transposable à l'identique», craint Patrick Dechery, directeur adjoint des services à la mairie de Villiers-le-Bel où la situation reste préoccupante. L'exemple de Philadelphie donne pourtant envie de croire aux miracles. Les habitants de la «ville de l'amitié fraternelle», comme l'a baptisée en 1682 son fondateur, le quaker britannique William Penn, n'ont pas fait que chanter des cantiques. Elle aussi a connu ses heures de violence. ■

De Philly à Bondy

Ému par les événements dramatiques qui ont frappé en novembre 2007 les banlieues parisiennes, en particulier Villiers-le-Bel, la conseillère culturelle de l'ambassade des États-Unis à Paris Lora Berg a proposé une solution pacifique et originale au problème en encourageant le dialogue entre les artistes et la population locale. Avec le concours de l'office du tourisme de Pennsylvanie et de CulturesFrance, un partenariat a été mis en place entre le Mural Arts Program (MAP) de Philadelphie et les municipalités de Bondy, Bagnole et Villiers-le-Bel. Il a pour objet la création de trois fresques murales, une dans chacune de ces villes. Leur sujet a été déterminé par trois artistes clés du MAP, David McShane, Paul Santoleri et la mosaïste Émilie Ledieu, à la suite de multiples rencontres avec les représentants des villes concernées et leurs habitants. Les travaux débutés en juin en leur présence et avec l'assistance d'Alex Stolypine alias Psychoke, artiste urbain de Bagnole formé aux techniques des *murals* à Philadelphie, devraient s'achever dans le courant de l'été.

> www.muralarts.org



L'artiste Paul Santoleri sourit devant la fresque *Cornier Smile* qui vient d'être inaugurée sur le parking de l'école Meredith.

réagissez !

Pour contacter l'auteur de cet article, merci d'adresser vos e-mails à isabelle.dewavrie@beauxartsmagazine.com

Common Threads de
Meg Saigman, l'un des murals
favoris des habitants de Philly
orne la façade en briques
d'une école désaffectée.
Chacun des teenagers de
quartier est relié par un fil
à un personnage du passé.

